

MC93

maison de la culture
de Seine-Saint-Denis
Bobigny

TRILOGIE DES CONTES IMMORAUX (POUR EUROPE)

Phia Ménard — Cie Non Nova



Du jeudi 6 au mercredi 12 janvier 2022

19h

Création 2021

Salle Oleg Efremov

Durée 3h

Tarifs de 9€ à 25€

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

9 boulevard Lénine 93000 Bobigny

Métro ligne 5 | Station - Bobigny Pablo-Picasso

Tournée 2021/2022

8 au 10 octobre - Le Quai, Angers

15 et 16 décembre - Théâtre d'Orléans

6 au 12 janvier - MC93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis

28 et 29 janvier - Tandem, scène nationale d'Arras/Douai

4 et 5 mars - Théâtre Quintaou, scène nationale de Bayonne, Anglet

18 et 19 mars - Malraux, scène nationale de Chambéry - Pays de Savoie

24 et 25 mars - L'Espal/Les Quinconces, scène nationale du Mans

30 et 31 mars - Le Grand R, scène nationale de La Roche-sur-Yon

28 au 30 avril et 3 au 5 mai - Théâtre National de Bretagne, Rennes

Service de presse

MYRA | MC93

Rémi Fort, Jeanne Clavel et Claudia Christodoulou

myra@myra.fr | 01 40 33 79 13 | www.myra.fr

Trilogie des Contes Immoraux (pour Europe)

Écriture, scénographie, mise en scène

Phia Ménard

Avec

Fanny Alvarez, Rémy Balagué, Inga Huld Hákonardóttir, Erwan Ha Kyoon Larcher, Elise Legros, Phia Ménard

Dramaturgie

Jonathan Drillet

Écriture et mise en scène de *Maison Mère*

Phia Ménard et Jean-Luc Beaujault

Création lumière

Eric Soyer assisté de Gwendal Malard

Création sonore

Ivan Roussel

Assistante à la mise en scène

Clarisse Delile

Costumes

Fabrice Ilia Leroy assisté de Yolène Guais

Régie générale de création

François Aubry dit Moustache

Construction, accessoires

Pierre Blanchet, Rodolphe Thibaud, Philippe Ragot

Régie lumière

en alternance Aliénor Lebert, Michaël Cousin

Régie son, en alternance

Ivan Roussel, Mateo Provost

Régie plateau

François Aubry, Pierre Blanchet, David Leblanc, Rodolphe Thibaud, Félix Löhmann, Philippe Marie

Co-directrice de la Compagnie, administratrice et chargée de diffusion

Claire Massonnet

Régie générale de la Compagnie

Olivier Gicquiaud

Chargée de production

Clarisse Mérot

Chargé de communication

Adrien Poulard

Spectacle créé le 19 Juillet 2021 au Festival d'Avignon

Production Compagnie Non Nova - Phia Ménard

Coproduction et résidence le TNB, Centre Européen Théâtral et Chorégraphique de Rennes

Coproductions Festival d'Avignon, les Wiener Festwochen, Malraux scène nationale Chambéry Savoie, Bonlieu, Scène nationale d'Annecy et le Théâtre Vidy-Lausanne dans le cadre du Programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020, le Quai CDN Angers Pays de la Loire, la Scène nationale d'Orléans, Tandem Scène Nationale, MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny, Scène nationale du Sud-Aquitain - Bayonne, le Grand T, théâtre de Loire-Atlantique, les Quinconces et L'Espal, Scène Nationale du Mans, le Théâtre des Quatre Saisons, Scène conventionnée Art & Création - Gradignan (33) et le Théâtre Molière>Sète, scène nationale archipel de Thau

Ce projet a bénéficié du dispositif « France Relance »

La Compagnie Non Nova - Phia Ménard est conventionnée et soutenue par l'État - Préfet de la région des Pays de la Loire - direction régionale des affaires culturelles, la Ville de Nantes, le Conseil Régional des Pays de la Loire et le Conseil Départemental de Loire-Atlantique. Elle reçoit le soutien de la Fondation BNP Paribas et de l'Institut Français

La compagnie est implantée à Nantes

La Compagnie Non Nova - Phia Ménard est artiste associée à Malraux scène nationale Chambéry Savoie et au TNB, Centre Européen Théâtral et Chorégraphique de Rennes

TRILOGIE DES CONTES IMMORAUX (POUR EUROPE)

.....

Une trilogie pour un monde en crise, trois contes modernes, trois œuvres théâtrales, chorégraphiques et plastiques, trois façons pour Phia Ménard de mettre en scène ses combats, ses colères, ses espoirs et de les partager dans un monde aux repères bouleversés, qui semble ne plus se maîtriser. Un monde d'aujourd'hui à la recherche d'un après.

Ce qui était à l'origine une fantasmagorie est devenue une métaphore. Entre 2017, date de la commande par la Documenta de Kassel de *Maison Mère*, et 2021 pour la création de *Temple Père* et de *La Rencontre Interdite*, le monde a subi cette pandémie dévorante qui a remis en question les certitudes d'un occident qui ne maîtrisait plus ses débordements, économiques dans l'ultra libéralisme, écologiques dans l'exploitation des richesses naturelles. Face à ce constat, Phia Ménard propose de « reprendre possession de l'imaginaire » pour sortir du « *There is no alternative* ». Provocante pour déranger le consensus mou étouffant, généreuse pour tisser des liens avec ses contemporains, c'est en artiste qu'elle réagit, revenant aux origines de la Grèce antique en reconstruisant un nouveau Parthénon athénien puis aux mythes bibliques en réinventant une Tour de Babel ambitieuse à jamais inachevée. En utilisant la force du conte elle évite le pamphlet, le discours culpabilisant pour convoquer l'imaginaire du spectateur et partager avec lui ses visions et ses combats.

Contes Immoraux - Partie 1 : Maison Mère

No Future, fuck off power ! Fuck off patriarchy !

Telle est l'entrée. Celle des années 80, de Margaret Thatcher, Ronald Reagan et des théories des Chicago boys, les chantres du « *There is no alternative* » pour un libéralisme sans retenue. J'ai gardé le souvenir des grandes grèves des mineurs anglais soutenues par les chants rugueux des Sex Pistols. Les Punks aux crêtes multi-couleurs qui refusaient de contribuer à ce monde « sans futur ». Des décennies se sont écoulées et je ne cesse de me dire qu'ils étaient des visionnaires : un monde d'injustices dont la majorité ne peut vivre décemment, lorsqu'une poignée d'individus tire profit.

C'est sous nos yeux, l'insupportable pauvreté au milieu de la richesse. C'est au coin d'une rue, ou dans un passage entre deux chaussées, qu'apparaît un abri de fortune, fait de planches, plastiques et cartons. Les « maisons » des survivants d'un système qui les exclut du droit de vivre dans la dignité. Eux, à Paris, Berlin, Londres, comme Athènes, les oubliés du ruissellement d'un mirage financier.

J'étais à Athènes en 2016 lorsque les dirigeants nord-européens ont décidé de mettre la Grèce sous tutelle économique et de gouvernance pour une doxa : l'équilibre budgétaire ! La construction européenne s'est alors transformée pour le peuple grec en désastre humain. Je voyais les migrants décharnés que les grecs démunis accueillaient. Je voyais la pauvreté tenue à l'écart par la police et quelques rues plus loin, ces masses de touristes (européens) parcourir le quartier de l'Acropole, défiler avec exubérance.

J'ai pensé cette « Maison » faite de carton (un « Carthénon »), une copie en carton échelle 1/10^{ème} de la merveille de l'antique Parthénon d'Athènes. Une maison en kit, manufacturée sur le principe d'un jeu pour enfant d'Ikea. Un jeu, une maison, une cabane pour adulte. Une plaque de carton recouvre entièrement la scène. Assise, impassible au lointain, une figure entre guerrière et punk observe. Le processus commence. Méthode et minutie, déchirer, plier, soulever, équilibrer ; lentement s'érige une forme symbolique : une maison.

La *Maison Mère* est la naissance laborieuse et périlleuse de la cité, un conte de l'épreuve humaine qui ne peut rien contre les éléments.

Je veux faire parler une ruine et pour cela convoquer une déesse et des oracles. Pour cela il faut batailler pour un résultat incertain, préférer la paix du marbre pour le crissement du carton. Je veux construire la première maison pour Europe. Je suis une Athéna punk, une guerrière...

Contes Immoraux - Partie 2 : Temple Père

Les deux mots clés du second volet des *Contes Immoraux* sont : domination et soumission.

Ces mots appellent à questionner nos actions et nos passivités dans un système construit et consenti, une aliénation à laquelle une part de nous consent. Le patriarcat est une construction, un système qui assujettit le corps féminin et le corps de l'enfant au pouvoir de l'homme, du mari, du père. Le pouvoir patriarcal se définit sur une croyance binaire, Femme par opposition à Homme, bien par rapport au mal, Puissant, faible...

La doctrine de l'ultra-libéralisme et le système du patriarcat vont dans le même sens en prônant des systèmes compétition/exploitation entre les êtres humains basés sur la violence, le désengagement du

collectif pour le privé. C'est un mécanisme d'asservissement, dont résulte qu'aujourd'hui les plus riches représentent à peine 1 % de la population mondiale et détiennent 44 % de l'ensemble des richesses privées du monde.

J'associe les deux, patriarcat et ultra-libéralisme, comme n'étant qu'un : nous vivons aujourd'hui avec cette pandémie, conséquence de la destruction de la nature sauvage, de la consommation excessive, de l'accroissement des inégalités et de la course aux armements, de l'explosion de la pauvreté, des migrations. Ce libéralisme décomplexé depuis plusieurs décennies est une nécropolitique basée sur une domination qui s'appuie sur les fondements du patriarcat : propriété privée, exploitation du corps humain, division du travail entre le domestique et le non-domestique, le travail non rémunéré avec l'ignorance de la « sphère privée », organisation pyramidale, hiérarchie, dépendance, reproduction, violences à l'égard des femmes, des enfants, des vieux et des handicapés, tous les maux dont nous sommes conscients des conséquences.

La société européenne a hérité d'une histoire honteuse, celle de l'esclavagisme et de la spoliation des biens. L'Europe blanche, riche, vendeuse de belles vertus, colonisatrice, destructrice d'autres peuples des continents Africains, d'Asie et d'Amériques n'est plus celle du 15^e au 20^e siècles, mais nous en gardons des répliques.

Non, ici je regarde les affres de l'esclavagisme toujours existant dans nos quartiers, nos villes, nos sociétés. Pas de chaînes visibles comme autrefois mais d'autres entraves : l'exploitation, la spoliation, l'assèchement des espoirs, tout un langage nouveau pour des maux plus qu'anciens : le trafic d'êtres humains pour le profit des patriarches.

Les mois de confinement passés nous l'ont montré : notre société ne s'est pas arrêtée de fonctionner même pendant le confinement total du printemps. Des hommes, des femmes, ont été exposés aux risques de la contamination pour que d'autres puissent continuer à vivre protégés. Les caissières de magasins d'alimentation, les personnels employés des chaînes d'approvisionnement de Amazon, les éboueurs, les soignants, toutes ces vies qui nous ont permis de continuer à nous nourrir, nettoyer, convoier, soigner ont été les soumis ou dévoués et nous les dominants, les soulagés. Cette pandémie nous aura montré par l'arrêt ce que nous oublions de regarder.

Où que se porte mon regard sur la société, il tombe sur des théâtres de l'Humiliation. La douleur est de mise, la culpabilisation est de mise, tant de souffrances et de contraintes m'interpellent sur notre relation à ce binôme domination/soumission.

Ce sont dans ces mots que je prends ma source, non vers une forme didactique universitaire mais par des lectures qui se rapportent à la représentation de la soumission et de la domination, celles des cérémonies de sadomasochisme, où chacun.e.s jouent un rôle précis. Je vais chercher la transgression des écrits de Jeanne de Berg (Catherine Robbe Grillet), Pauline Réage (Dominique Aury), de Léopold Von Sacher-Masoch.

Des rituels très codés où les rôles sont ainsi définis par l'usage d'un consentement : un contrat entre individus dominants et soumis. De ce contrat on peut en distinguer des étapes qui fondent la constitution de groupes sociaux : de ce processus, l'imposition de la contrainte à l'individu, l'intériorisation de cette contrainte puis la construction de cette contrainte en source de satisfaction. Gilles Deleuze écrit « il n'y a pas de masochisme sans contrat ou sans quasi-contrat, comme prélude à toute relation BDSM. En effet, qu'il soit tacite, oral

ou écrit, le contrat est le prélude nécessaire à toute relation SM, puisque c'est par lui que les partenaires vont se mettre d'accord quant aux modalités de leur relation, de même qu'il constitue un élément important de ce rituel. »

Ici, le contrat est passé entre les interprètes/esclaves et la metteuse en scène/dominatrice dans le sens d'une mise en scène théâtrale où les corps sont contraints à la fabrication silencieuse de la tour, acceptant que leur rôle physique raconte une figure de la société. C'est aussi par ce contrat que je veux interroger le regardant sur sa place : de qui suis-je dominant et/ou par qui je suis le/la dominé.e ?

La séance du *Temple Père* est donc une érection symbolique d'une tour phallique sans fin visible puisque celle-ci doit sortir du cadre du théâtre et suggérer sa poursuite. L'édifice est un assemblage de panneaux de bois couleur béton placés en équilibre les uns sur les autres en formant une architecture fragile.

J'ai choisi la figure architecturale de la tour comme une réflexion multiple du pouvoir patriarcal. Celui d'une démonstration de « bites » (les tours toujours plus hautes des grands financiers du pétrole), celui d'une croyance dans les algorithmes, des sciences pour réparer nos actes destructifs plus que l'humilité ou une décroissance. C'est aussi l'objet dans sa beauté qui m'intéresse. Celle du labeur de l'esclave, et sans doute l'aliénation de l'ouvrier face à l'ouvrage qui détruit son énergie vitale mais pour lequel il tire une fierté !

Le synopsis : une chorégraphie où tout est ritualisé. Prendre une planche, la porter, la poser dans le bon sens, mettre une clenche, une fabrication simple et sans mérite sauf celle de la rigueur par des esclaves qui la construisent sans rébellion. Chaque étage a son danger et la dominatrice corrige. Toute situation peut-être l'objet d'une humiliation.

Le casting des ouvriers/esclaves est de 4 acrobates et d'une contremaître/dominatrice chanteuse. L'acrobatie n'est pas le sujet mais la capacité à gérer le danger de la hauteur, de la technique d'équilibre nécessaire, d'agilité et de force par rapport à l'épreuve physique intense que cette pièce demande. Uniformisés par leurs combinaisons, ils et elles apparaissent au gré des éclairages, de leurs actions.

S'affichent les figures reconnaissables sous les attraits d'une famille de circonstance s'exécutant sous les ordres d'une maîtresse. Tout dans l'acte est tenu par le malaise que provoque l'action. La tension se joue entre regardants et cette scène qui tient du sadomasochisme. Plus les esclaves érigent cette tour, plus un vertige nous saisit : leur passivité à toute révolte marquée par un insupportable silence ou une résignation. Plus le danger s'affirme plus la maîtresse en tire du plaisir et nous indispose. C'est le plaisir de l'asservissement, celui du pouvoir que je donne en songe. Une femme au service d'un pouvoir symbolique supérieur qu'elle semble vénérer. Tout est ambiguïté dans cette figure. Sans doute est-elle la Mère, celle qui s'applique à éduquer autant qu'élever les enfants sans remettre en cause sa propre soumission. Elle est vénérée mais aussi une prisonnière, une relation dont je voudrais comprendre la raison. De mon parcours d'un genre à l'autre, je sonde le pouvoir patriarcal en m'interrogeant sur ses mécanismes. *Temple Père* en est une transcription, une construction symbolique d'un édifice du pouvoir. Une messe à la mémoire des soumis.es.

Contes Immoraux - Partie 3 : La Rencontre Interdite

L'année 2020, signe pour toute l'humanité une clôture d'une innocence et celle d'un constat : la globalisation est incontrôlable et ce virus nous le montre. De Wuhan à nos corps, plus aucun garde-fou.

Le 4 août 2020, dans le port de Beyrouth, plusieurs tonnes de nitrate d'ammonium explosent dans le hangar numéro 12, détruisant une immense partie de la capitale libanaise, faisant 205 morts et des milliers de blessures. Ce sont les mots de l'écrivaine libanaise, Rasha Salti, qui résonnent : « nous les citoyens touchés par l'explosion, nous ne sommes que des dommages collatéraux de la quête de pouvoir, des dirigeants d'entreprises mondialisées, de banques multinationales, de diplomates, de gouvernants, d'élus. »

L'effondrement du Rana Plaza en 2013 près de Dacca d'un monstre de la confection « fast fashion » : 1135 dommages collatéraux. L'effondrement, du centre commercial Sampoong de Séoul en 1995, 502 dommages collatéraux.

Nous regardons, l'immédiat des infos nous arrivent sur les tablettes, toujours moins de temps pour y consacrer une réflexion. Les fiches s'enchaînent et les corps suspendus passent comme sur une chaîne d'abattage. Combien d'autres dommages collatéraux nous attendent.

J'interroge sur ce qui me semble être notre acceptation des « dommages collatéraux ». Sommes-nous en train de nous éloigner du sensible, de l'humanité ? Sommes-nous prêts à nous résoudre à la barbarie ? Est-ce que, comme le pensait le philosophe Michel Henry cette barbarie est une dénaturation de la vie toute entière résultant de la progression aveugle de la technique du profit financier, des mathématiques de l'algorithme, généralement considérée comme positive et rationnelle ? « Les opérations que la science inspire à la technique reposent exclusivement sur l'auto développement d'un savoir théorique livré à lui-même qui ne sait rien des intérêts supérieurs de l'homme. Pourtant l'essence de la *technè* est originellement savoir-faire individuel. La mise en œuvre de nos pouvoirs subjectifs est la forme première de la culture. Mais quand ce déploiement de la praxis dépend d'une abstraction, il y a bouleversement ontologique, l'action cesse d'obéir aux prescriptions de la vie. Coupée de sa racine humaine, elle n'existe plus que sur un mode purement matériel. »

Le lieu semble abandonné, seule une tour gisant dans une ville industrielle désertée ou un champ de bataille. Elle ressemble à un radeau sans vie. Nous y sommes et notre sensibilité du réel est altérée. *La Rencontre Interdite* est le conte d'une disparition annoncée. L'humanité n'est plus que dans un corps à la quête de l'autre. Comme un retour à son origine, rescapée, elle revient inlassablement sur une trace dans l'espoir d'une rencontre et pouvoir porter son message, un avertissement, un cri.

La Rencontre Interdite est une trahison des codes par le franchissement d'une frontière, celui d'un quatrième mur, du faux qui s'invite pour se rapprocher du vrai. La cérémonie est un adieu à l'innocence autant qu'un appel à la révolte. Elle recouvre ces ruines sans les oublier, elle est là allongée à vos pieds pour ne plus être séparée...

Phia Ménard
Belgrade, le 21 décembre 2020

Votre trilogie semble prendre sa source entre la Grèce antique et l'Allemagne d'après-guerre. Pouvez-vous nous parler de ses origines ?

Phia Ménard : Tout est parti d'une commande inattendue de la documenta 14, quinquennale d'art contemporain de Kassel en Allemagne. Les commissaires d'exposition, Adam Szymczyk et Paul B. Preciado, m'ont invitée à créer sur deux thématiques : « Apprendre d'Athènes » et « Pour un Parlement des corps ». Je me suis donc rendue à Athènes à plusieurs reprises et à Kassel. Le contexte politique de la Grèce de 2016 était celui du gouvernement de la gauche radicale Syriza mis sous tutelle par Bruxelles. À Athènes, j'ai été tout d'abord frappée par la terrible situation économique due à la crise puis par des Grecs qui, malgré une grande pauvreté, venaient en aide aux migrants récemment arrivés. Près de l'Acropole, les touristes protégés par la police ne pouvaient rien en voir. Par ailleurs, Kassel, berceau des frères Grimm, n'avait d'autre intérêt que d'avoir eu un des premiers maires nazis en 1933. La documenta, créée vingt-deux ans plus tard sur les racines du mal, portait l'idée magnifique d'aider une population à se relever et pour cela de se réapproprier l'humanité par l'art. Et dans ces deux villes, j'ai vu des propositions artistiques qui ont fait bouger mon travail : la sculpture écologique *7 000 chênes* de Joseph Beuys, installée dans cité de Kassel depuis 1982 et le programme 100 % belge du Festival d'Athènes et d'Épidaure dévoilé par Jan Fabre devant l'Acropole qui m'a fait dire que si j'avais été une artiste grecque, j'aurais fait sauter le Parthénon. Il y avait d'un côté la doxa d'une Europe économique subie par les Grecs et de l'autre, le dédain pour les artistes du pays. Mais que signifiait cette Europe ? C'est ainsi que, sous la forme d'un conte, est née *Maison Mère*. J'ai ensuite imaginé un *Temple Père*, rappel de la société patriarcale. La matrice, puis le pater et je voulais clore par une projection, cette *Rencontre Interdite* qui pose la question de la limite.

Entre le Parthénon qui explose et l'anti-héroïne punk, votre performance est traversée par la violence et le spleen.

P.M. : J'ai toujours eu une grande conscience politique car je viens d'un milieu ouvrier militant qui s'est sans cesse questionné sur l'utilité de la lutte. Le *spleen* se trouve dans cette interrogation et fait partie de mon identité. Ma génération avait encore le choix de changer le monde mais ne s'est pas battue pour. La grande différence est que les jeunes aujourd'hui n'ont pas le choix, pour continuer à vivre, ils doivent lutter. Ma colère vient de là. *Maison Mère*, écrit en 2017, est le constat de ce que j'ai vu durant les vingt-cinq années de mon travail à travers le monde, tant de bonnes volontés qui se sont laissées engloutir par le néolibéralisme ou par ce qu'Achille Mbembe appelle les « nécropolitiques ». J'ai connu l'arrivée au pouvoir de Reagan et de Thatcher qui prônait l'ultralibéralisme avec la formule *There is no alternative* (TINA). Mais c'est surtout le slogan *No Future* du mouvement punk contestataire de l'époque qui m'a beaucoup touchée. C'étaient des visionnaires qui avaient pressenti que la société allait droit dans le mur. Derrière l'idée de créer ce personnage d'Athéna guerrière, je souhaitais suggérer qu'aujourd'hui elle aurait sûrement été punk. J'ai imaginé *Maison Mère* sur l'idée que la caste dirigeante ultralibérale estimait qu'il faisait toujours beau en Grèce et que l'on pouvait construire des maisons en carton peu coûteuses. La construction de ce Parthénon que j'appelle « Carthénon » par cette Athéna punk est symboliquement une maison, ventre de la mère, qui nous protège. Cette maison en carton qui va être détruite par l'eau est pour moi une métaphore de la société de consommation, un moyen de dire que l'humanité qui aura été si longue à se construire arrive finalement à l'échec, au réchauffement climatique.

Le deuxième volet, *Temple Père, né des ruines de Maison Mère*, rappelle votre plaidoyer contre le patriarcat de *Saison Sèche*.

P.M. : C'est une autre facette, puisqu'à ce moment-là je reprends la position de l'homme que je peux connaître de mon histoire passée. C'est la facette du père qui fait fabriquer par d'autres le symbole de sa puissance, une tour construite sur le principe du château de cartes avec pour référence la tour de Babel. L'érection de cette tour – symbole phallique par excellence – effectuée par des esclaves, va sortir de la vue et du cadre du théâtre. Je montre ici comment le patriarcat et l'ultralibéralisme sont liés et comment l'homme tire profit de l'humain. Je souhaitais parler de l'esclavage sous le rapport historique, mais la pandémie que nous vivons m'a amenée à réactualiser mon propos. Sur scène, cinq esclaves, figures symboliques, incarnent ces personnes envoyées au front pendant le confinement, éboueurs, caissiers, soignants, et puis aussi les autres, nous, qui ne sommes pas « nécessaires » : un enfant, une femme enceinte – symbole de l'exploitation du corps féminin – un quinquagénaire ruiné physiquement par son travail, un « associable » marginalisé ni clairement homme ni clairement femme, et le dernier, handicapé, aveugle. J'ai aussi imaginé la construction par les esclaves d'un temple à la gloire du patriarche comme une séance de sadomasochisme, avec cette idée de servitude volontaire. Qu'est-ce qui fait que nous nous obligeons à être esclaves et que nous l'acceptons ? Je me suis appuyée sur la notion de contrat comme l'analyse Gilles Deleuze dans son regard sur les textes de Léopold Von Sacher-Masoch, et sur des écrits tels ceux de Jeanne de Berg sur le sadomasochisme. Dans l'ultralibéralisme, c'est la même chose, c'est le contrat qui définit les règles. Le contrat précaire d'aujourd'hui, celui du livreur Uber, c'est du sadomasochisme.

Comment le thème « Pour un Parlement des corps » s'inscrit-il dans votre trilogie ?

P.M. : La question du corps est à la base de mon travail. Elle prend sens ici dans la relation que j'ai avec « l'ouvrier » qui comme mon père a travaillé toute sa vie dans des conditions terrifiantes et qui tire pourtant fierté de ce qu'il a accompli. Quelle que soit la souffrance, nous l'oublions parce que, malgré tout, nous participons à quelque chose d'incroyable. Le Parlement est censé être l'endroit de la discussion pour construire, il devrait donc nous aider à nous sortir collectivement de cette situation. Mais non, il raconte toujours la même histoire de fascination et de sidération, c'est encore aujourd'hui un parlement de la souffrance et de la servitude, un parlement des corps patriarcaux. Dans *Saison Sèche*, je me posais déjà la question de savoir ce qui fait que nous ne nous révoltons pas. C'est le sujet du dernier volet de la trilogie, *La Rencontre Interdite* : la révolution qui nous fait peur car se révolter c'est accepter que nous puissions mourir. Nous voulons changer le monde mais sans nous sacrifier. Les deux questionnements inévitables sont pour moi la mort et la révolution, intimement liées dans mon écriture et qui se rejoignent dans la question de la croyance. Laïque et athée, je suis face à un manque de spiritualité que j'ai dû pallier. Mais religieux ou non, nous sommes tous confrontés à notre incapacité à accepter notre finitude. Cette rencontre que je qualifie d'interdite car nous nous l'interdisons, est pour moi l'exercice de la pensée. Je veux l'amener dans le corps du spectateur qui se trouvera ici pris en immersion.

Dans un monde en proie à l'effondrement, face aux écueils et aux fragilités de l'Union européenne, que peut-on encore espérer de ce rêve d'Europe aujourd'hui ? Que peut-on encore apprendre d'Athènes ?

P.M. : J'ai renommé ma trilogie les *Contes Immoraux (pour Europe)* en retirant le « l' » à Europe, en pensant à une planète que nous

pourrions nommer « Europe ». C'est un continent relié à tous les autres et dont il faut refantasmer l'histoire. Prenant sa source dans les vécus de nos grands-mères qui ont perdu des pères, des frères, des maris dans des guerres qui l'ont déchirée, l'Europe avait pourtant été construite pour éviter cela, « plus jamais ça ». Le « l' » donne l'idée de « l'autre », cette altérité qui nous nourrit, nous, gens de théâtre. Mais Europe, sans le « l' », c'est un rêve, un mythe en relation avec Athènes. Me dire que ma déesse s'appelle Europe, c'est me réapproprier une figure athée et laïque. Si aujourd'hui j'avais une aspiration à croire, je croirais en l'Europe, car c'est celle qui me garantit la paix, la possibilité d'avoir une altérité, c'est un creuset de rivières, de fleuves, de connexions, de langues qui nous relient. Ce sont des lieux de rêve. Ces contes sont une prière pour Europe. Je ne me demande pas si c'est l'autre avec un « l' » qui doit faire le chemin, je vais moi-même vers Europe, vers cette possibilité d'un parlement des peuples, d'une société des nations, d'un parlement des corps.

Propos recueillis par Malika Baaziz en janvier 2021 pour
le Festival d'Avignon.

Phia Ménard

Dramaturgie, mise en scène, scénographie

C'est en découvrant le spectacle *Extraballe* de Jérôme Thomas en 1991 que naît chez Phia Ménard le désir de se former aux arts, et en particulier à la jonglerie. Elle suit des formations en danse contemporaine, en mime et en jeu d'acteur et bien sûr, en jonglerie. Dès 1994, elle étudie auprès du maître Jérôme Thomas, les techniques de jonglerie et de composition, puis intègre la compagnie comme interprète pour la création *Hic Hoc*. C'est en parcourant les continents avec cette équipe qu'elle nourrit dans les rencontres son désir d'écrire et aiguise son regard sur les formes contemporaines de l'art. Artiste, improvisatrice, elle est créatrice dans plusieurs spectacles de la compagnie jusqu'en 2003 : *Le socle* ; *Le Banquet* ; *Hioc, 4, qu'on en finisse une bonne fois pour toutes...* Parallèlement en 1997, elle suit les enseignements de « la pratique du danseur » et interprète deux pièces courtes des chorégraphes Hervé Diasnas et Valérie Lamielle.

Elle fonde la Compagnie Non Nova en 1998 et crée *Le Grain*. C'est avec le solo *Ascenseur, fantasmagorie pour élever les gens et les fardeaux*, créé en 2001, qu'elle se fait connaître comme autrice. Soutenue pour sa démarche singulière, elle est invitée comme artiste associée pour trois saisons à la Scène nationale Le Carré à Château-Gontier. Elle y développe avec son équipe et celle de la Scène nationale, un travail scénique où l'image spectaculaire de la jonglerie est remise en cause au bénéfice d'une nouvelle relation avec le public. Naissent ainsi plusieurs créations et événements : *Zapptime, rêve éveillé d'un zappeur*, la conférence spectacle avec le sociologue Jean-Michel Guy *Jongleur pas confondre, Fresque et Sketches 2nd round*, et les *Hors Pistes : Est-il vraiment sérieux de jongler ?*, *Ursulines Dance Floor, Ursulines Mushroom Power*. En 2005 et 2007, elle développe un travail autour de la notion « d'injonglabilité » et crée deux pièces, *Zapptime#Remix* et *Doggy Bag* et deux formes cabaret, *Jules for ever* et *Touch It* avec le sextet « Frasques ».

C'est en 2008, que Phia Ménard dévoile sa nouvelle identité et sa volonté de changer de sexe. Son parcours artistique assume alors une nouvelle direction dans le projet « I.C.E. » pour Injonglabilité Complémentaire des Éléments, ayant pour objet l'étude des imaginaires de la transformation et de l'érosion au travers de matériaux naturels. En 2008, elle crée le spectacle *P.P.P* aux Nouvelles Subsistances de Lyon, pièce du *coming-out* et première du cycle des *Pièces de Glace*. Elle crée ensuite la performance *L'après-midi d'un foehn Version 1*, première des *Pièces du Vent* au Museum d'Histoire Naturelle de Nantes.

Elle collabore au projet *Coyote Pizza* du collectif « La Valise » en réalisant la performance *Iceman*.

En 2010, à l'invitation du Festival d'Avignon et de la SACD pour les « Sujets à Vif », elle crée avec le poète sonore Anne-James Chaton la performance *Black Monodie*, second opus des *Pièces de Glace*.

En 2011, elle crée deux nouvelles *Pièces du Vent : L'après-midi d'un foehn* et *VORTEX*.

Elle a initié au CIFAS à Bruxelles (Centre International de Formation en Arts de la Scène), avec le philosophe Paul B. Preciado : *In the Mood*, un travail sur les questions de Genre et des Humeurs.

En 2014, elle est promue au grade de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par Madame la Ministre de la Culture et de la Communication, Aurélie Filippetti..

Elle crée en 2015 *Belle d'Hier* au Festival Montpellier Danse 2015, première pièce des *Pièces de l'Eau et de la Vapeur*.

En 2017, elle crée *Contes Immoraux - Partie 1 : Maison Mère* à la documenta 14 à Kassel, et *Les Os Noirs* à l'Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry et de la Savoie. Elle poursuit les recherches

• sur *Saison Sèche* et travaille sur la création de *Et in Arcadia Ego*
• pour l'Opéra-Comique de Paris avec Christophe Rousset, fondateur
• de l'ensemble musical baroque *Les Talens Lyriques*, et l'écrivain Eric
• Reinhardt pour l'écriture du livret.

• En 2018, Elle crée la pièce *Saison Sèche*, sur la violence faite aux
• femmes, co-écrite avec Jean-Luc Beaujault, au 72^{ème} Festival
• d'Avignon, pièce présentée à la MC93 en 2019.

• En 2019, elle reçoit le Prix Topor/SACD de l'Inattendu « La vie dans
• tous les sens » et le Grand Prix du Jury au 53^{ème} Belgrade International
• Theater Festival 2019.

• En 2020, elle crée avec la promo X de l'école du TNB, la pièce *Fiction/
• Friction* et une édition intitulée « *La Démocratie, qu'est ce que c'est
• amusant* » avec la 79^{ème} promotion de l'ENSATT à Lyon.

• Cette même année, le Syndicat de la critique théâtre, danse et
• musique lui décerne le prix de la critique dans la catégorie Danse -
• Performance.

• À la MC93, Phia Ménard a présenté *Vortex* et *L'Après-midi d'un foehn*
• en mars 2018 et *Saison sèche* en janvier 2019. Elle a également été
• interprète dans *A D-N*, de la chorégraphe Régine Chopinot, créé en
• 2021 à la MC93.

INFORMATIONS PRATIQUES

Comment venir ?

MC93 — Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
9 boulevard Lénine
93000 Bobigny

Métro Ligne 5
Station Bobigny – Pablo Picasso
puis 5 minutes à pied

Tramway T1
Station Hôtel-de-ville de Bobigny – Maison de la Culture (en travaux)

Bus 146, 148, 303, 615, 620
Station Bobigny - Pablo Picasso

Bus 134, 234, 251, 322, 301
Station Hôtel-de-ville

Le restaurant

Le café-restaurant de la MC93 est ouvert 1h30 avant les représentations et en journée du mardi au vendredi de 12h à 18h et le samedi de 14h à 18h (wifi en accès libre et gratuit).

La librairie - La Petite Égypte à la MC93

La librairie est ouverte avant et après les représentations. Elle propose une sélection généraliste (littérature, sciences humaines, arts, bande dessinée, jeunesse) orientée par les arts de la scène, par certaines thématiques et par la programmation en théâtre et danse.

Les tarifs

De 25 € à 9€

[Réservation auprès de la MC93](#)

par téléphone 01 41 60 72 72, du lundi au vendredi de 11h à 18h
par mail à reservation@mc93.com et sur le site MC93.COM

SPECTACLES À VENIR

Que viennent les barbares

Myriam Marzouki
Avec le Théâtre du Fil de l'eau
à Pantin
Du 13 au 16 janvier

Le Centre de musique de chambre de Paris

Jérôme Pernoo
Création MC93
Les 14 et 15 janvier

Profil

Magali Tosato
Texte de Moanda
Daddy Kamono
Du 15 au 23 janvier

SOMNOLE

Boris Charmatz [terrain]
Création 2021
Avec le Festival d'Automne
à Paris
Du 19 au 23 janvier

Incandescences

Ahmed Madani
Du 26 au 30 janvier

J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie.

Laurent Sauvage
Texte de Paul Nizan
Création 2021
Du 27 au 30 janvier

Yala

Sara Llorca
Création 2022
Du 2 au 12 février

Gulliver, le dernier voyage

Madeleine Louarn et
Jean-François Auguste
D'après Jonathan Swift
Création 2021
Du 3 au 6 février

Dans la fumée des joints de ma mère

Jean-Louis Martinelli
Texte de Christine Citti
Création 2021
Avec le Théâtre Gérard Philipe,
CDN de Saint-Denis
Du 6 au 20 février

Sentinelles

Jean François Sivadier
Création 2021
Du 8 au 27 février

Bros

Romeo Castellucci - Societas
Création 2021
Du 11 au 19 février

Cœur instamment dénudé

Lazare
Création 2022
Du 23 février au 3 mars

Le Petit garde rouge

François Orsoni
création 2021
Du 10 au 19 mars

mauvaise

Texte de debbie tucker green
Sébastien Derrey
Création 2022
Du 11 au 18 mars

Utopia / Les Sauvages

DeLaVallet Bidiefono
Texte de Dieudonné Niangouna
Création 2021
Du 22 au 24 mars

Je suis la bête

Julie Delille
Texte de Anne Sibrant
Création 2018
Du 23 au 27 mars

Stream of stories — On nous l'a dit et on l'a cru

Clara Chabalier et Katia Kameli
Création 2022
Du 31 mars au 10 avril